

L'Insatiable

Le poids des ragots, le choc sans photos



Journal des étudiants de l'INSA Lyon

Quinquennal à prix libre
Décembre 2019

Sommaire



Humeurs

Page 2

Édito

Les boys' club, un peu partout.

Être biz avant d'être étrangère
L'expérience d'une étrangère en France, entre bienveillance et mise à l'écart.

Tokyo... à quel prix ?

Tribune sur les associations qui envoient leurs membres prendre l'avion

Page 3

Vers la démocratie énergétique
Un regard sur les nombreux projets et acteurs de l'énergie renouvelable.

Science et racisme

La sacro sainte science serait-elle en réalité si neutre que ça ?

Imbroglie informatique

Ou l'épopée du parc informatique de l'INSA Lyon.



Dossier

Pages 4 et 5

Utopies, dystopies... Quelles futur fou (ou pas si fou que ça) nous attend ? La rédaction se propose de vous le décliner en quatre versions.



Assos

Page 6

Bon débarras !

Nouveau record pour le composteur de l'INSA ! Le Doua Vert nous en parle.

La Convention de l'Imaginaire

Un évènement fantastique sur le campus.

MDE pour Maison des Étudiants

Le BDE nous livre tous les secrets du bâtiment le Thélème.

Le CUID à Galway

Présentation d'un beau voyage... mais pas que !

Page 7

Troupe Théâtrale de l'INSA

Excursion dans les pièces et projets de cette asso très connue sur le campus.

L'Art Scène

L'histoire d'amour entre arts de la scène, la culture et les Insaliens.

Le breakdance aux JO de 2024

Tout sur la nouveauté des prochains JO, raconté par RAGDA.

Zoom sur la précarité étudiante

Le 8 novembre dernier, un étudiant en situation de précarité s'immolait devant le Crous de Lyon. Si son geste éminemment politique a pu susciter maintes réactions et une prise de conscience réelle sur les conditions de vie étudiante, sa situation et celle de tant d'autres étudiants n'est pas si aisée à résumer. L'Insatiable se penche plus en avant sur la précarité étudiante et la méritocratie...

Désormais, la précarité tue ! Ce fut le slogan arboré par plusieurs syndicats étudiants lors des vives manifestations suscitées par l'immolation d'Anas, jeune homme de 22 ans qu'une absence totale d'aides financières a conduit au précipice. Il est toujours entre la vie et la mort, et quoiqu'on dise sur son acte, ce dernier a eu le malheureux mérite d'imposer sur la grande scène le sujet de la précarité étudiante. Très vite, les étudiants se sont mobilisés massivement dans plusieurs villes de France en portant plusieurs revendications, mais aucune action concrète du gouvernement à ce jour. En somme, la colère étudiante n'est pas prête de tarir, et comment ne pas penser qu'elle est tout à fait légitime compte tenu de ces chiffres très inquiétants.

Se battre pour étudier

Un étudiant sur cinq vit aujourd'hui sous le seuil de pauvreté d'après l'INSEE. Selon l'Observatoire de la vie étudiante, seuls 45% estiment avoir assez d'argent pour couvrir leurs dépenses mensuelles, d'où le fait que la moitié des étudiants exercent une activité rémunérée. Ces « jobs » peuvent avoir un impact négatif sur les résultats scolaires et représentent, pour plus d'un tiers des étudiants salariés, une source de stress et de tension nerveuse. Par ailleurs, la détresse psychologique est courante : plus de 8% des étudiants ont pensé au suicide au cours de l'année. Soit trois fois plus que dans le reste de la population des

15-30 ans. Au niveau de la santé, 42% précisent avoir renoncé à des soins en 2019, dont 40% par manque de moyens financiers, pourcentage en hausse de 7 points par rapport à 2014.

Évidemment, des bourses sur critères sociaux existent, 25% des étudiants à l'université en touchent une, et leur montant varie entre 100 et 570 euros par mois. « Mais ça ne suffit pas », souligne Orlane François, prési-



Tout ceci mène à une précarisation d'un pourcentage croissant d'étudiants, ce qui pousse certains à parler d'un phénomène de sélection sociale. Parmi les revendications phares, les syndicats exigent une hausse d'au moins 20% des bourses sur critères sociaux et la création de nouveaux logements universitaires, ou encore la gratuité des transports.

Différents regards

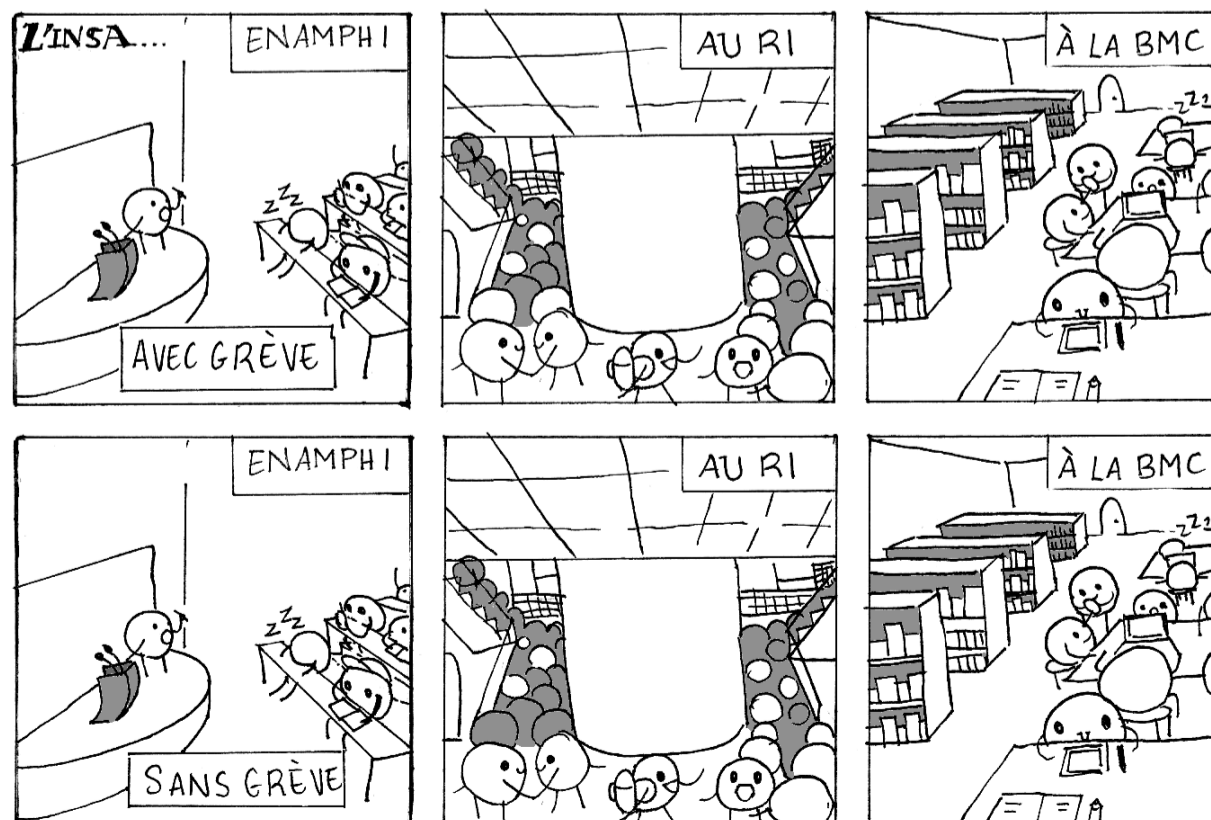
Beaucoup rétorquent que la précarité est le propre de la vie étudiante, réputée pour se dérouler dans la « galère » et la succession des petits jobs, ce qui peut être édifiant à certains égards en nous faisant sortir de notre petit cocon pour découvrir la réalité de la vie. Sauf qu'il y a des aspects connexes à cette croyance générale sur lesquels il faudrait s'attarder. Premièrement, il faudrait distinguer la barrière entre une situation difficile car on ne peut pas se payer des loisirs et une situation critique où l'on ne peut plus subvenir à nos besoins primaires, car c'est bien de cela dont on parle. Deuxièmement, pourquoi la vie étudiante devrait-elle être par ontologie une « lutte » ? N'est-ce pas du droit de chacun d'étudier dignement ? Les aides ne sont pas un « plaisir » de l'État comme certains peuvent laisser entendre, mais des acquis sociaux de longue date qui sont aussi des investissements à long terme. Enfin, il faut s'intéresser aux dégâts psychologiques engendrés, à savoir une aliénation matérielle paralysante et une anxiété continue.

Le doute permanent

Le vrai danger de la précarité, et par extension, de toute coupe budgétaire qu'on pourrait opérer dans un secteur aussi commun et sensible que l'enseignement, c'est la diminution de la puissance d'agir des étudiants, contraints de ne pouvoir libérer tout leur potentiel à cause des doutes qui planent sur leur quotidien, voire poussés plus tard à orienter leurs choix de vie pour préconiser le confort matériel, comme un comportement individualiste hérité d'une crainte permanente de précarisation. Ce sont notamment tous ces rouages, qui renvoient macroscopiquement à une dimension politique que dénonce le geste d'Anas, accompagné d'un message très engagé : celui d'une victime assez lucide pour pointer le système qui l'a poussée au bout. « Luttes contre le libéralisme [...]. J'accuse Macron, Hollande, Sarkozy et l'UE de m'avoir tué en créant des incertitudes sur l'avenir de tous (tes). » tout en citant de nouvelles pistes : le salaire étudiant, le salaire à vie, ou plus généralement, la doctrine socialiste et autogestionnaire pour annihiler ce doute mortifère et ne pas « perdre sa vie à la gagner ». En somme, que l'on soit d'accord ou pas avec le message d'Anas, on ne peut que regretter que cela se soit soldé ainsi, et à l'inverse, espérer que le changement qu'il a souhaité en s'immolant ait lieu le plus vite possible !

AYMAN

~ Grève Générale ~



Contacts

L'Insatiable
Journal des étudiants de l'INSA Lyon
RDC bâtiment H - 20 av. Albert Einstein
69 621 Villeurbanne Cedex
Web : <<http://insatiable.insa-lyon.fr>>
E-mail : <calain.satiabile@gmail.com>
Ce journal respecte le droit de réponse.
Imprimé par Riccobono Impression
115, chemin des Valettes 83490 Le Muy
Papier recyclé non blanchi au chlore
ISSN : 0766-4966

Directrice de la rédaction : Marine Djaffardij
Directrice de la publication : Jean Carne-secchi
Rédactrices : Marine, Ayman, Emmi, Jean, Camille, Nicolas, Blac, Aina, Sophie, Arnaud
Dessinatrices : Sophie, Jean, Nicolas, Marine, Baptiste
Correctrices : Mina, Jean, Aina, Baptiste

Merci !



Merci à la 1D, 2D, 3D, 4D !
Merci au Clubelek pour le Salamèche de soutien
Merci au gnome de l'imprimante et à SCC

L'Insatiable 177
Insérer un jeu de mots chouette



Édito

Par Marine

Attention : Cet éditto a pour vocation d'être une réflexion sur des dynamiques de groupe générales. Si individuellement, vous ne vous reconnaissez pas ou ne pensez pas que ça s'applique à vous, grand bien vous fasse.

Le concept de boys' club a été récemment popularisé en France, notamment grâce au scandale de la ligue du Lol. C'est, d'après Wikipédia, «un réseau informel privé largement ou exclusivement masculin dont les membres, socialement homogènes, sont choisis par cooptation afin de s'entraider dans le domaine professionnel en usant de leur influence». Il n'y a pas d'équivalent féminin aux boys' clubs. Les femmes ont tendance à être isolées dans l'espace de travail, ou en compétition les unes avec les autres, et ce, aussi dans la vie de tous les jours. Ce qui ne les empêche pas d'être amies, mais elles ont beaucoup moins de relations mentorées ou de cooptation en général.

Ce concept est assez répandu, mais plutôt caché dans la réalité. Lorsqu'ils existent au sein d'une organisation, on a tendance à ne pas s'apercevoir qu'ils sont là. Il est quand même présent dans la pop culture (dans des films par exemple, où les héros qui arrivent dans une entreprise par exemple, trouvent un mentor dans le personnage de leur supérieur). Les hommes, plus largement dans les médias (films, séries,...), ont beaucoup de relations où ils se tirent vers le haut, ce qui est moins le cas des femmes qui ont plus de relations conflictuelles. La sororité est plutôt absente de la pop culture mainstream.

Après l'affaire de la ligue du Lol, je me suis demandée comment de tels groupes pouvaient se mettre en place, comment les hommes sociabilisaient en groupe et comment les hommes dans ces groupes voyaient les femmes, pour les exclure de cette façon. Par quels moyens le faisaient-ils ?

Puis je me suis rendue compte que le groupe d'amis très masculin dans lequel je suis pouvait m'apporter des éléments de réponse, sinon des débuts de réflexion.

J'ai souvent été dans des groupes d'amis composés presque exclusivement de garçons, avec très peu de filles. Ils avaient cette composition un peu «par la force des choses», dans un contexte avec peu de filles, mais aussi à cause de certaines attitudes qu'ils avaient. En effet, sans nécessairement afficher des virilités exacerbées, ils laissaient particulièrement les filles de côté dans leurs groupes. Elles ne pouvaient jamais, ou presque, s'intégrer au groupe, encore moins dans le noyau dur de celui-ci... Pour certains de ces cercles, leur seule chance de rentrer dans le groupe était d'être un intérêt romantique (plus ou moins fort) pour l'un des garçons du groupe (elles partaient en général quand cet intérêt romantique était fini). Quand je me suis demandée pourquoi c'était si dur de s'intégrer en tant que fille, j'ai réalisé qu'ils voyaient, un peu «malgré eux», les filles comme «in-

férieuses». La plupart de ces garçons se déclaraient par ailleurs féministes (s'ils l'étaient ou pas, là n'est pas la question), mais ces groupes avaient une vision des femmes très discutable : jamais aussi intelligentes, intéressantes, avec moins de qualités. La seule sur laquelle ils s'attardaient, en général, c'était la beauté. Ce n'était jamais très flagrant, c'était un ensemble de petites actions d'apparence banales, de conversations misogyniques «pour rire», d'irrespect sous couvert de blague potache sympathique ou de familiarité.

Ou bien carrément de les ignorer et de parler plus fort qu'elles, comme si leur avis ne comptait pas, ou que ce qu'elles ont à dire n'a aucune valeur. Je ne parle pas d'occasionnellement couper la parole à quelqu'un, mais de carrément l'ignorer et l'écartier de la conversation. C'est un événement courant dans des groupes constitués presque exclusivement d'hommes.

Sans le faire exprès, ces hommes ont une considération plutôt piètre des femmes. Ils ne se posent jamais la question du manque de considération car souvent, ils considèrent certaines voire peu de ces femmes comme leurs amies, et se disent donc qu'ils les aiment. Il ne leur viendrait pas à l'esprit qu'ils pourraient les opprimer. Mais ça n'empêche pas leur attitude d'être délétère et leur connivence masculine d'exclure les femmes.

Dans mes groupes d'amis, par exemple, elle permet aux mecs d'avoir des attitudes ou comportements malsains envers les filles en toute impunité, sans que personne ne brise l'omerta. Que les garçons ne disent rien et minimisent, et que les filles ne veulent rien dire sous peine de passer pour des reloues. Elles se sentent forcées d'être «one of the boys», et d'adopter des comportements qui dénigrent et réifient les autres femmes, pour se faire accepter.

Finalement, c'est encore plus difficile de s'en rendre compte car on a l'impression d'aimer la personne et d'agir correctement avec, et de manière juste, alors que le groupe nous met une certaine pression et justifie nos sentiments.

Je me suis également rendue compte que ces dynamiques pouvaient s'appliquer dans beaucoup d'autres milieux très masculins, comme... l'INSA, ou même le monde du travail dans lequel nous, ingénieurs, nous projetons.

Car ces attitudes ne sont pas sans conséquences. Au delà de gênes occasionnelles, elles ont un gros impact sur le monde du travail, par exemple, où les femmes sont systématiquement désavantagées en étant exclues des positions et des relations de mentorat, ce qui contribue à construire le plafond de verre.

Alors pour Noël, offrez le respect de la dignité humaine à vos amies.

Être biz avant d'être étrangère

Une étudiante nous livre son ressenti sur le processus d'intégration à l'INSA. Peut-être n'est-il pas assez inclusif ? Les réflexes de différenciation existent encore et les cultures ne se mélangent pas assez. Que faire alors pour que ces oiseaux venus d'ailleurs atterissent en pleine confiance ?

Un campus à moi

On me demande assez souvent comment je suis arrivée à l'INSA.

J'avais envie de faire des études d'ingénieur en France, et je suis tombée sur le stand du groupe INSA dans un salon d'information. J'ai décidé de postuler. Afin de m'habituer à un nouveau pays et un nouveau rythme de vie, on m'a fortement conseillé un mois d'école d'été.

Pendant un mois on était entre étrangers, les seules personnes de l'INSA qu'on a rencontrées étaient quelques enseignants et les étudiants qui organisaient des activités. On m'a dit que l'INSA est une école sérieuse, que les études sont compliquées, qu'il faut s'accrocher pour réussir car on peut facilement être viré, d'autant plus si on est étrangère. En somme, je n'ai pas appris grand chose sur la vie sociale à l'INSA. L'organisation des familles, l'inté, l'importance de la vie associative... tout cela m'était quasiment inconnu à la rentrée.

La rentrée officielle a été pour moi une période assez spéciale. J'avais l'impression que tout ce monde qui avait envahi le PC me prenait le campus, cet espace qui était à moi, où je vivais depuis un mois, où je m'étais amusée et où je m'étais fait des amis.

La sainte diversité

En commençant les cours en Eurinsa, je me suis aperçue que la présence d'étrangers y est considérée

comme une fierté, un atout qui est continuellement mis en valeur par tous. C'est pourquoi on parle beaucoup des différences : différences de langue, de culture, de coutumes... Le but est de mettre en valeur la diversité amenée par notre présence, le milieu multiculturel où l'on vit. Cependant, en mettant l'accent sur les différences on crée une division : il y a les Français et les étrangers.

Alors, pour accueillir cette richesse, ces petits perdus au milieu d'un pays si différent du leur, on doit les aider.



Et ainsi je m'habitue aux phrases du type : « Mais ta note à l'IE est pas mal, surtout que t'es étrangère. Ça doit être tellement difficile pour toi, en plus tu es si loin de ta famille... ». Certes passer du français des manuels à celui parlé par les Insaliens n'est pas évident, mais tout ça je l'ai choisi et c'est ce que je veux faire.

Et au fil de l'année il s'est passé quelque chose d'assez prévisible : les étrangers sont restés avec les gens qu'ils connaissaient déjà, ceux de l'école d'été. Les Français ont cherché de moins en moins à les connaître et le seul moment où on a parlé de l'in-

tégration des étrangers était la rentrée.

Être une biz comme les autres

Ce qui a influencé mon intégration en première année c'est sans doute ma famille INSA, le seul milieu où j'étais juste une biz et non une étrangère de première année. Malheureusement, beaucoup d'étrangers n'ont pas réellement intégré une fa-

mille. Ça peut être parce qu'ils n'ont pas compris les répartitions données au stand parrainage, voire comment les familles marchent, ou leur importance dans l'intégration.

Je trouve que les choses qui nous unissent sont beaucoup plus importantes que celles qui nous rendent différents. On écoute la même musique, on suit les mêmes études, on fait les mêmes IE, on vit sur le même campus et on a souvent les mêmes soucis. On est beaucoup plus semblables que ce qu'on peut penser.

La meilleure façon d'aider les étrangers à s'intégrer selon moi, c'est de les considérer simplement comme des élèves, qui vous ressemblent bien plus qu'ils ne sont différents de vous. Vous pourrez alors mieux les connaître et peut-être on n'entendrait pas des phrases du type : « Moi je veux pas de biz étranger. »

EMMI

Tokyo : à quel prix ?

Ces temps-ci, une idée fleurit sur le campus et ailleurs : l'écologie. C'est une belle idée, tout le monde est d'accord, même si personne ne sait vraiment ce qu'il faut faire pour l'écologie. Par contre on sait ce qu'il ne faut pas faire : pour être écologique, on ne doit pas polluer.

Ça a l'air simple dit comme ça, mais on sait tous, évidemment, à quel point c'est compliqué. Souvent, pour ne pas polluer il suffit de s'abstenir. C'est là qu'on arrive au titre de l'article : quel est l'acte le plus polluant possible ?

À moins de torpiller un pétrolier, il est difficile de polluer plus qu'en prenant l'avion. C'est connu, mais rappelons le : un vol long courrier, c'est équivalent en CO₂ à presque un an de consommation. C'est de loin le moyen de transport le plus polluant, et il y en a de plus en plus : bref, l'avion, c'est mal.

Du coup, on arrête ? C'est un peu plus compliqué, et on ne peut pas être

totalitaire : parfois, l'avion se justifie. Et puis parfois, on peut clairement s'en passer : on peut juste renoncer à aller faire du tourisme à l'autre bout du monde. C'est un choix personnel et personne ne vous y obligera. Cependant, lorsqu'il s'agit d'associations étudiantes subventionnées qui organisent des voyages touristiques en avion, on a le droit de se poser des questions.

Je ne veux pas donner de leçon, mais il ne faut pas oublier qu'on respire tous le même air, que la planète appartient à tout le monde et surtout à nos descendants. Dans ces conditions, est-ce bien nécessaire que des associations étudiantes organisent des voyages d'une dizaine de jours à

Tokyo et au Brésil cette année ? C'est un phénomène récurrent : tous les ans, des grosses assos/AS se disent que c'est une bonne idée d'aller voir ailleurs. Est-ce qu'on peut prétendre être un campus écolo quand des voyages en avions de cinquante voire cent personnes sont organisés juste pour le tourisme ?

Toutes les assos, tous les donateurs de subventions (CVA, fondation Gaston Berger, Alumni...) se réclament de l'écologie. Même si ça demande des sacrifices, même si ces voyages sont des beaux projets, quand est-ce qu'on agit écologiquement ?

ANONYME



Toujours à l'écoute
des étudiants de l'INSA Lyon.
www.alumni-insa-lyon.org



Vers la démocratie énergétique?

L'approvisionnement énergétique n'est actuellement pas un problème en France. Mais qu'en est-il de la résilience de ce système qui néglige la sensibilisation du consommateur ? Les crises énergétiques ne seront atténuées que par une réaction sociale cohérente.

Dans un rayon fruits et légumes d'un supermarché, les étiquettes les plus diverses pullulent. Origine, qualité, rémunération éthique de l'agriculteur, utilisation ou non de pesticides, tant de critères qui nous sont maintenant familiers et qui nous permettent de faire un choix en toute âme et conscience. Les «consommateurs» invétérés que nous sommes devenus ne se laissent plus avoir par une pomme trop rouge et savent qu'acheter, c'est voter!

Le contraste est alors saisissant avec une autre denrée que nous utilisons tous les jours: l'énergie. Qui sait d'où vient son énergie? S'il en consomme trop, ou pas assez? Si elle est locale, française, étrangère? Si le producteur est rémunéré de façon éthique? Une chose est certaine: les électrons qui arrivent dans nos câbles ne sont pas étiquetés...

Une vision du passé

L'énergie est l'affaire des industriels et le consommateur, tant qu'il paye, ne doit s'occuper de rien. Mais les grands groupes de l'énergie sont aujourd'hui face à un dilemme: il y a bien une dissonance entre les pratiques entrepreneuriales du passé et les valeurs actuelles. Les grandes entreprises ont du mal à recruter, leur image auprès de l'opinion publique se détériore et leurs projets d'exploitation quasi-colonialistes rencontrent de

nos jours une vive opposition de la part des habitants d'un territoire concerné.

Il apparaît alors que la transition énergétique ne pourra pas se faire de façon «dure», en forçant à coups de modèles économiques et politiques d'une autre ère, mais sans doute de façon «douce», en cassant le quatrième mur qui sépare l'exploitant du consommateur, et en invitant ce dernier à prendre part au débat et à la mise en œuvre des exploitations énergétiques.

Des modèles alternatifs

De là la nécessité de changer de modèle entrepreneurial. L'économie sociale et solidaire (ESS) propose un large éventail d'organismes (coopératives, associations, mutuelles, ...) plus adaptés à cette transition douce. Les valeurs directrices sont l'utilité sociale, une répartition démocratique du pouvoir exécutif, une limitation des profits individuels, une hiérarchie restreinte et un écart sala-

rial minimisé entre les différents postes...

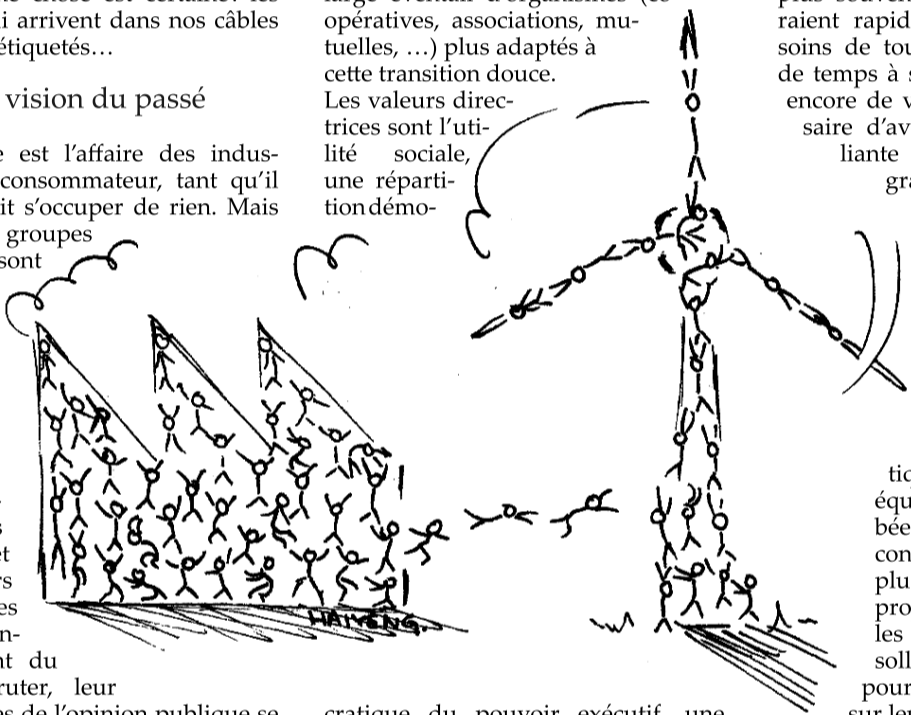
Des coopératives engagées dans l'énergie, et plus particulièrement dans les énergies renouvelables, existent dans le pays depuis quelques années déjà. Favorisant le tissu économique local et incorporant des acteurs directs du territoire, elles ont moins de mal à faire accepter leurs projets auprès de la population. C'est ainsi qu'un nouveau vecteur de développement des énergies renouvelables semble se dégager.

L'urgence fait les alliances?

Pourtant, comment prétendre que ces structures prometteuses mais à des échelles très petites et reposant le plus souvent sur le bénévolat pourraient rapidement subvenir aux besoins de tous? L'ESS met beaucoup de temps à se développer et manque encore de visibilité. Il semble nécessaire d'avoir une approche conciliante en encourageant les grands groupes à adopter des stratégies moins agressives et, pourquoi pas, à procéder à des restructurations politiques.

Des associations existent afin d'accompagner les entreprises dans des projets énergétiques socialement plus équitables avec des retombées économiques locales concrètes, ayant à la clé une plus grande acceptabilité des projets. Et un jour, ce seront les citoyens eux-mêmes qui solliciteront les entreprises pour construire des éoliennes sur leur territoire...

NICOLAS



Science et racisme

Les théories des scientifiques, c'est super quand ça nous permet de mieux comprendre le monde. Mais quand ça sert à justifier l'exploitation capitaliste, raciste et sexiste, c'est moins super.

Retour dans la première moitié du XIXe siècle. L'Europe occidentale sort du siècle des Lumières dont le racisme n'avait rien à envier à votre tonton en dîner de famille et entame sa deuxième période de colonisation, marquée par la révolution industrielle. Côté Amérique, les États-Unis sont en pleine expansion avec la «conquête de l'Ouest» (comprendre colonisation du continent habité par les natifs américains), guidée par la «Destinée manifeste» (comprendre idéologie impérialiste). En somme, le capitalisme se développe et s'étend mondialement, sur fond de colonialisme.

L'infériorité des «races» colonisées était à l'époque une évidence pour la plupart des exploités. De prime abord, ceux-ci venaient trouver les justifications nécessaires dans la religion. Mais la science allait graduellement prendre le relais pour fournir théories et données étayant leurs a priori. C'est cette entreprise de légitimation de l'ordre établi par les hommes de science les plus importants en leur siècle que Gould décrypte dans *La Mal-Mesure de l'Homme* (1981).

Évidente supériorité

Un des premiers scientifiques reconnu dans cette entreprise de consolidation des croyances racistes par les mesures était le médecin américain Samuel George Morton. Celui-ci avait recueilli de 1820 à sa mort en 1851 jusqu'à un millier de crânes humains issus de différentes ethnies, classés selon les catégories raciales de son époque. Rassemblant les «faits», Morton parvint à «prouver», en mesurant les tailles de ses crânes, l'échelle de supériorité des races communément admise. Ainsi, les cerveaux suivraient une gradation linéaire: les Noirs en bas de l'échelle, suivis de près par les Indiens, et tout en haut, forcément, les Blancs d'Europe de l'Ouest. L'explication scientifique vient ainsi soutenir le sens commun.

à faire émerger de fausses données. D'abord, dans le choix des échantillons eux-mêmes: les échantillons de crânes noirs de Morton comportaient une fraction de femmes plus importante que pour les Blancs, rabaisant ainsi la moyenne pour les Noirs. Ensuite, des biais dans la mesure: chaque fois que la méthode de mesure des crânes permettait des variations, celles-ci étaient favorables aux Blancs et défavorables aux Noirs. Qui plus est, les données extrêmes jugées aberrantes étaient écartées suivant les a priori du scientifique: une ethnologie blanche au petit crâne était retirée du set car jugée en toute bonne foi non-représentative, tandis qu'une autre ethnologie indienne, particulièrement petite, était conservée et allait biaiser tout le groupe des Indiens. Enfin, les erreurs et arrondis des calculs de Morton étaient systématiquement en faveur de sa conclusion.

Un autre exemple est celui du médecin français Paul Broca, qui vient prolonger l'entreprise de Morton. Beaucoup plus méticuleux que son modèle, ses erreurs venaient, non pas de ses mesures, mais de sa faculté à sélectionner les bons critères et générer les hypothèses ad-hoc lui permettant toujours de conclure à la supériorité des hommes, blancs, bourgeois et français.

Les inégalités justifiées par la biologie

Les erreurs des scientifiques n'étaient pas issues de fraudes ou de malveillance. Elles étaient le fruit de biais venant confirmer les fausses évidences de leur époque et de leur classe, auxquelles ils tenaient chèrement. Dans son livre très fourni, Stephen Jay Gould retrace et déconstruit quelques théories importantes du déterminisme biologique. Venant justifier l'ordre social, cette tendance de la pensée consiste à voir dans les

Imbroglie informatique

L'INSA utilise aujourd'hui près de 2400 ordinateurs. Un parc informatique imposant qui donne lieu lors de son renouvellement à un quantité importante de DEEE (Déchets d'Équipements Électroniques et Électriques). Quel avenir pour ces ordinateurs ?

En fin d'année dernière, à la suite d'un projet POLEN sur le sujet de la gestion du parc informatique de l'INSA, le département GEN avait demandé à la DSI de ne pas remplacer les ordinateurs de deux salles informatiques. Résultat des courses: au retour des vacances d'été, des ordinateurs flambants neufs attendaient les élèves.

En effet, l'INSA renouvelle ses ordinateurs dès que ceux-ci atteignent un âge entre 5 et 7 ans afin de présenter un visage moderne, autant aux élèves qu'aux occasionnels visiteurs. Et, quitte à remplacer la tour, autant changer l'ensemble. C'est ainsi souris, claviers et écrans qui rejoignent les unités centrales dans la benne à l'instar d'environ 15% des premières années. Les données sont ensuite blanchies et les composants recyclés si possible.

Dans un premier temps on peut se poser la question du bien-fondé de ce remplacement intensif, puisque la durée moyenne d'un ordinateur fixe est d'une dizaine d'années. Ensuite, n'y aurait-il pas un moyen de réutiliser plutôt que de recycler? En effet,

nombreuses sont les associations à souhaiter récupérer des ordinateurs.

Cependant, est-il possible pour l'INSA de donner aussi simplement ce matériel? En effet, en tant qu'établissement public, l'INSA est soumis à la politique de protection des données sensibles: aucune information ne doit sortir de l'INSA; le don n'est possible qu'à la condition de l'effacement total des données présentes sur l'ordinateur.

De cette manière, il serait possible de permettre aux associations de récupérer gratuitement le matériel. La question qui se pose à présent est donc: comment effacer les données des disques durs?

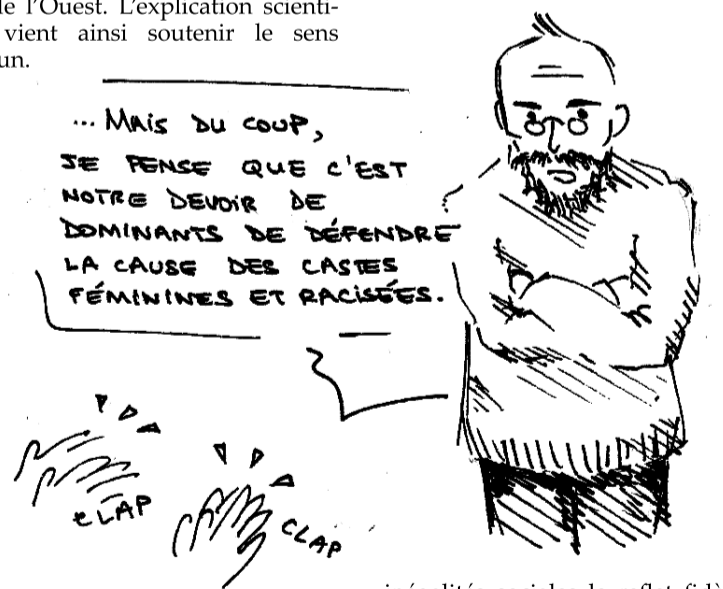
«En soi, c'est facile», me dit un membre du Clubelek. «Il suffit de retirer le disque dur et de donner un coup de perceuse au bon endroit.» La procédure, bien que rustique, est efficace. Pour autant, ne pourrait-on pas effacer le contenu des disques durs de façon informatique, et ainsi les laisser dans les tours? «Le problème, c'est que même si on supprime les données, elles sont toujours technique-

ment présentes dans le disque vu que celui-ci est toujours polarisé. Il faudrait repasser après l'effacement en le repolarisant aléatoirement ou en réécrivant dessus». Problème réglé, donc: les disques durs sont effacés, les ordinateurs sont donnés et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

En fin de compte, pas vraiment. En effet, qui serait responsable de l'effacement en question? Pas la DSI puisque qu'en sous-effectif et avec de plus grandes priorités. Pas le Clubelek malgré l'élaboration d'une procédure puisque l'association ne possède aucune certification officielle en la matière.

Il revient donc à l'INSA d'effectuer un appel d'offre afin de trouver l'entité susceptible de répondre au besoin. Depuis quelques mois, les discussions sont donc en cours afin de déterminer la fiabilité des processus proposés. On attend donc avec impatience la décision finale, à savoir: pourra-t-on récupérer le matériel informatique de l'INSA?

J.R.C.



... MAIS DU COUP, JE PENSE QUE C'EST NOTRE DEVOIR DE DOMINANTS DE DÉFENDRE LA CAUSE DES CASTES FÉMININES ET RACISÉES.



inégalités sociales le reflet fidèle des caractéristiques biologiques innées propres à chaque groupe (femmes, Noirs, travailleurs, etc.).

Tous les scientifiques que Gould présente se pensaient absolument objectifs, dénués d'idéologie politique et voués à la science; ils ont en réalité enfoncé un clou dans la grande machine de l'exploitation.

«Grande est notre faute, si la misère de nos pauvres découle non pas de lois naturelles, mais de nos institutions.» Charles Darwin

Biais empoisonnés

Gould expose avec précision les nombreux biais qui ont mené Morton

CAMI



POTINS

En toute amitié

« C'est pas que je le déteste mais s'il se faisait renverser par une voiture je dirais rien. »

Allez, un petit effort en cette période de l'Avent ! Allez au moins vous recueillir sur sa tombe...

Sociologie pragmatique

« T'façon le mariage c'est une construction sociale. – Et en plus, c'est la première cause de divorce. »

Une discussion pleine de bon sens ! Mais rien n'empêche l'authenticité des sentiments et des démarches relatives au mariage de certains...

Une question de taille ?

« Je me glisse facilement dans les endroits étroits. »

Avec ou sans contexte c'est drôle.

Sagesse d'un 5BIM

« Stressing people can be stressful. »

Mais donc, quelle solution ?

Encore sur la taille...

« Mon ex sentait les fils de mon stérilet et pas mon nouveau mec. – Ça en dit long sur ton nouveau mec... »

Toujours un esprit vif pour analyser les problèmes sous tous leurs angles...

Sexitude

D'une 5BB qu'on espère pas trop copexée...

« Je suis pas aussi chaude que mon copain... »

CONCOURS DE NOUVELLES

Avant le 14 février, à alain.satisfiable@gmail.com, envoyez-nous votre prose (1 page 1/2 en Times 11) avec à placer la phrase suivante :

« Faut peut-être pas non plus divorcer dans ces cas là ! »

Prix : publication dans le journal et bon d'achat en librairie !

Contrepèterie

Les nouilles cuisent au jus de canne

UTOPIES ET DYSTOPIES

Dénaturation du deuxième sexe

Si les rapports conflictuels entre les sexes féminin et masculin constituent une inépuisable source d'inspiration littéraire, leur caractère dystopique dans notre société se ressent déjà au quotidien par l'oppression masculine exercée sur le sexe féminin. Voyons comment par les valeurs travail et progrès, idéologies politique et économique asservissent le sexe faible.

D'une part, usage de violence physique dont sont victimes le nombre affolant de 219 000 femmes par an en France, et usage de violence symbolique d'autre part : pornographie réifiant la femme, publicités imposant des normes genrées de consommation ou encore clivage genré dans les orientations professionnelles. Mais pas seulement...

Contrôle et division des tâches

De nos jours, la domination masculine s'est couplée au libéralisme pour soumettre davantage le corps féminin. Ivan Illich note dans *Gender* qu'« une société industrielle ne peut exister qu'en imposant un postulat unisexe : les deux sexes sont faits pour le même travail, perçoivent la même réalité et ont les mêmes besoins – le costume n'étant qu'une différence négligeable [...]. Hommes et femmes ne pourraient être en compétition pour le « travail » si ce dernier n'avait été redéfini comme une activité convenant aux humains sans distinction de sexe. » Aussi plutôt que d'assurer l'éducation des enfants – source de main d'œuvre future – la femme croyant s'émanciper par une carrière professionnelle répond à présent aux injonctions de performance et productivité en renonçant à sa capacité reproductrice.

Rappelant la dystopie de M. Atwood dans *La Servante écarlate* où les femmes sont catégorisées et asservies

selon diverses classes d'épouse, ménagère ou mère porteuse, le découplage du rapport sexuel et de la reproduction promue comme une libération féministe a institué ce double asservissement des femmes à un capitalisme patriarcal, à l'instar de la prostitution profitable aux proxénètes. Or, Sylviane Agacinski souligne justement que « notre corps charnel nous est propre, mais il ne nous appartient pas comme un bien, autrement dit une propriété aliénable, que l'on peut donner ou vendre, comme un vélo ou une maison. La confusion fatale entre les deux est délibérément entretenue par l'idéologie ultralibérale qui veut nous persuader que, puisque notre corps "nous appartient", nous sommes libres de l'aliéner. »

De même, incombant les risques de grossesse aux femmes uniquement, c'est en déregulant le cycle hormonal féminin que les relations sexuelles se sont affranchies de leur caractère reproductif. Marianne Durano constate en effet que « cette fécondité encombrante est l'objet de

tous les contrôles et de toutes les surveillances. Pour ne pas procréer à tort et à travers – quand bien même elle a toujours tort quand il s'agit de ses ovaires – la femme libérée du XXI^{ème} siècle doit prendre soin d'être stérile et disponible au désir de ces messieurs. Pilules, stérilets, hormones en patch : le business contraceptif s'est créé un public captif. Cause ou conséquence d'un marché de l'emploi qui fait violence au corps des femmes, l'industrie pharmaceutique a beau jeu de se prétendre instrument de l'émancipation féminine ! »

Privatisation du biologique

S'il est possible d'avoir des rapports sexuels sans fécondation, l'apparition de contrats déshumanisants de GPA ou de jumelles chinoises fécondées in vitro définissent les prémices de la fabrication d'enfants sans sexe ni femme. Confortant le scénario dystopique de *Jeanne et les post-hu-*

mains ou le sexe de l'ange de F. Hadjadj, des multinationales américaines ont acquis un nouveau moyen de pression avec la fécondité, incitant leurs employées à opter pour une fertilité ultérieure artificielle en couvrant les frais de congélation d'ovocytes et de PMA.

Le Meilleur des Mondes d'A. Huxley développe une société où cette séparation du sexe et de la reproduction est institutionnalisée. Les enfants sont conçus et incubés in vitro et traités différemment selon la caste à laquelle ils sont destinés, les hommes et femmes entretiennent uniquement des relations sexuelles incitées par une vision consumériste et hédonique du corps tandis que tomber enceinte est une marque honteuse d'une personne primitive. La femme assure ainsi une fonction productive avec un corps adapté au monde du travail tandis que le secteur privé, de connivence avec l'État, s'approprie la fonction reproductrice par des bricolages technologiques.

À quoi aspire donc la société ? Face à une société réelle où il faut être un homme pour être heureux, luttons en imaginant des utopies réalistes à l'instar des univers de H. Miyazaki où les femmes dirigent, travaillent le fer, manient les armes et conçoivent des hydravions avec une biologie féminine assumée et respectée.

SOPHIE

Bienvenue en méritocratie

La méritocratie est un système dans lequel le pouvoir de chacun est accordé selon son mérite. Ses détracteurs vont jusqu'à douter de sa possibilité. Même si celle-ci était possible, serait-ce un idéal souhaitable ? Voici à quoi pourrait ressembler une parfaite méritocratie libérale. Les personnages et leur histoire sont fictifs et montés de toute pièce. Toute ressemblance avec la réalité est fortuite.

Ndindia et Alexandre se croisaient régulièrement à l'aéroport.

Ndindia est une jeune femme d'origine centrafricaine. Elle a été abandonnée dans une benne à ordures alors qu'elle n'avait que 3 ans, par une mère immigrée qui s'est fait expulser. Elle a connu la faim alors même qu'elle était en France. Elle a été accueillie par une association caritative où elle a trouvé place dans de multiples familles d'accueil. Visiblement, celles-ci cherchaient davantage à pallier des tensions préexistantes qu'à porter secours à une orpheline. Le système mis en place pour garantir l'égalité des chances lui a permis une scolarité sans encombre.

Malgré sa situation précaire, ses efforts ont porté leurs fruits. Peut-être que sa rage contre le système qui l'a privée d'une famille l'a hissée comme meilleure élève de tous les établissements qu'elle a fréquentés ? Elle a pu faire exactement ce qu'elle voulait. Elle fut diplômée de l'Institut Politique de Paris puis d'un master en relations internationales. Ses camarades du collège puis du lycée l'enviaient et

la surnommaient « la chanceuse », à tort : tout n'est que pure ardeur au travail, unique condition à ses excellents résultats. Ce sont plutôt eux qui auraient dû réviser avant les contrôles au lieu de faire je-ne-sais-quoi les mercredis après-midi. Désormais, elle était diplomate et côtoyait les chefs d'État du monde entier. Elle vivait plus que confortablement et enchaînait les nuits dans les hôtels les plus luxueux.

Alexandre avait connu une toute autre enfance dans le seizième arrondissement de Paris. Ses parents l'ont éduqué dans une bourgeoisie qui ne manquait de rien. Il a appris le piano et la guitare électrique et allait à l'entraînement de football plusieurs fois par semaine entre ses six et dix-huit ans. Ses parents pouvaient répondre à tous ses caprices instantanément. Malgré sa situation évidemment avantageuse, Alexandre n'aimait pas l'école. Ses parents lui ont pris des cours à domicile entre le primaire et le début du collège, mais son esprit rebelle a eu raison de lui. Ses difficultés scolaires l'ont amené en section adaptée puis à décrocher avant l'ob-

tention de son CAP. Ses parents ont lâché prise, il n'a eu que ce qu'il méritait selon eux. Désormais, il était agent de surface une partie de la semaine et travaillait à la déchetterie les autres jours. Ce n'étaient ni ses passions, ni assez pour un logement. Il passait ses nuits sous les ponts et parfois, quand il avait de la chance, dans un refuge ou un squat.

Cette fois, Ndindia n'évita pas Alexandre du regard mais le regarda avec un air de dégoût. Il était allongé par terre, de même que son fidèle carton estampillé « J'ai faim ». Prise de pitié, elle lui laissa le reste de son sandwich puis se dirigea avec sa valise vers le comptoir d'enregistrement de son vol.

J'ai essayé dans ces descriptions de présenter les effets de la méritocratie que nous promet et promet le libéralisme. Ndindia et Alexandre n'ont eu que ce qu'ils méritaient, rien de plus, rien de moins. Cependant, cela laisse quelques interrogations en suspens. Qu'est-ce que le mérite ? Bien travailler à l'école est-il la seule source de mérite ? Souhaitons-nous,

comme ces personnages, subir ou faire preuve d'égoïsme ? Pourquoi Alexandre, qui travaillait difficilement, ne recevait aucune reconnaissance de la société ? Des personnes comme Ndindia sont réellement montées par « l'ascenseur social » en excellent à l'école ou en faisant preuve d'une créativité – l'innovation – qui a lancé assurément leur business sur le marché. De même, des jeunes de milieux aisés ont certainement décroché et se sont retrouvés reniés et déshérités. Cependant, combien d'immigrés, d'orphelins, de jeunes de milieux défavorisés sont-ils devenus cadres, en considérant ce métier comme objectif de réussite de vie ? Combien d'entre eux gouvernent un État ? De même, combien d'enfants de bonne famille se retrouvent à la rue ? Les origines sociales de chacun ont une empreinte plus forte que ce qu'entendent les promoteurs de la méritocratie. Si ce genre d'histoire vous semblait déjà familier, c'est qu'on entend plus parler de ces exceptions, par rapport au nombre de cas qu'ils représentent réellement dans la société.

AINA



Utopie et dystopie désignent des mondes imaginaires construits sur des idéaux ou des idéologies permettant à la société d'atteindre le bonheur dans le premier cas ou de l'en priver dans le second. Mais les limites entre réel et imaginaire semblent se brouiller et la fiction se matérialise peu à peu dans des visions politiques et économiques.

Souvenirs perdus

La méritocratie promeut les capacités d'un individu, tandis que l'aristocratie se base sur la naissance. Un monde contemporain où la naissance donne le pouvoir serait-il imaginable ?

Dans notre monde, séparation et pouvoir sont synonymes, mais pouvoir et bonheur ne riment pas. Depuis 2068, après la Grande Révolution, le monde a changé. Et aujourd'hui, alors que nous sommes à six années d'un nouveau siècle, je ne peux pas voir ma mère, et ce depuis ma naissance. Mon nom est Claire, mon père est le président d'une firme multinationale. Dans le monde où je vis, deux classes sociales existent : les pauvres, comme ma mère, qui sont coupés du monde, sans possibilités de changer de classe ni de fréquenter la classe supérieure. De l'autre côté se tiennent les riches, grands gagnants du système, avec le pouvoir qui leur est dû de par leur naissance. Et moi, je suis fille entre les classes, interdite de voir sa mère sans attendre à sa vie, protégée par le statut de son père.

Ma situation n'était certes pas à plaindre : tout était abondant autour de moi. Mais savoir qu'une telle disparité existe entre deux personnes pouvant être physiquement proches,

du fait d'une origine qui détermine une existence, m'était insupportable. J'ai longtemps souhaité voir ma génitrice, voir en quoi elle est si différente pour ne pas pouvoir se tenir à mes côtés, mais la répression est telle que notre rencontre aurait immédiatement entraîné sa mort, si quelqu'un parvenait à l'apprendre. Le pouvoir se garde avant tout par la force : la milice est entraînée pour couper l'herbe sous le pied de toute rébellion.

Autrefois, j'avais un ami, Tom, dans le même cas que moi : son père était un haut-fonctionnaire au service de l'État, sa mère décédée devant ses yeux alors qu'il l'avait retrouvée, dans le bidonville servant de cité au «peuple». Il avait alors disparu, son père disant qu'il s'était suicidé suite à une dépression. Suite à cet incident, ma vie avait repris son cours, et ce prénom éclipsé de ma mémoire.

Aussi, le lendemain de mon seizième anniversaire, la date n'a que peu d'importance, j'ai dit à Père que je

sortais dans les jardins durant l'après-midi. Avec un foulard noué sur mon visage, je me suis fondue dans la foule de prolétaires qui tentaient de percevoir quelques pièces pour leurs services ou biens. J'ai pour ainsi dire fugué de ce monde chanceux que m'a prodigué ma naissance, pour un autre plus bas que tout, ou enfer et paradis ne semblent être qu'utopies. Je voulais sortir de mon confort, découvrir l'«Interdit» et retrouver peut-être ma mère. Les rues aux alentours des palais sont peu fréquentées, paisibles comparées à la façon dont elles sont décrites par l'État : des alvéoles grouillantes d'insectes insignifiants que représentent ces individus. J'ai alors parcouru cette ruche, entourée de ce que je n'avais jamais connu. Le travail, le bruit, la poussière, tout cela me semblait presque inhumain à supporter, pourtant les êtres face à moi n'avaient rien de bien différent de mon père ou ses collègues.

Le moment fatidique arriva dans la fin de journée. Alors que je me diri-

geais vers la demeure de mon père, une patrouille de gardes m'arrêta et me contrôla. Ayant transgressé la règle de ne jamais passer la frontière entre les deux mondes, je fus ramenée à mon père, puis enfermée dans une pièce vierge de tout. L'attente me parut interminable, tant les occupations étaient inexistantes. Je comptais les jours sur le mur, telle un Robinson Crusoe, oscillant entre sommeil, folie et désespoir.

C'est après vingt-deux jours que l'on vint me chercher. Je ne vis pas Père, ni aucune personne que j'aie pu connaître : je fus présentée à un homme, tout en blanc, avant d'être emportée à travers un long couloir blanc, rempli de portes comportant de simples plaques. Poussée dans ma prison, j'ai découvert un jeune homme défiguré. Trois lettres étaient écrites au mur, avec du sang : T.O.M. Depuis, j'écris sur ma mémoire retrouvée.

ARNAUD

Recette pour une dystopie réaliste

Pendant le XX^e siècle l'énergie a été abondante. Sa surexploitation par l'industrie capitaliste a permis une société d'opulence où la paix sociale a pu être achetée par une augmentation relative du confort de vie. Puis les choses ont mal tourné.

On a cru à la fin de l'Histoire, à la fin des idéologies et à la fin de la lutte des classes. Le capitalisme libéral triomphait. Mais la crise écologique a pointé, les ressources énergétiques se sont raréfiées et la pollution a commencé à inquiéter. Les années 70 ont vu la réapparition du conflit social, d'abord autour de la question du développement durable, puis le néolibéralisme est passé à l'offensive et les travailleurs ont commencé à se révolter à force de précarisation et d'exploitation. Crise économique, crise politique et crise écologique, le capitalisme est entré dans une triple crise qui menace son existence même. Vous êtes un bourgeois ? Voici un guide dystopique (mais réaliste) fait pour vous afin de radicaliser le néolibéralisme et sauvegarder vos intérêts. Le capitalisme sera autoritaire ou ne sera pas !

Flexibiliser le travail

Tout d'abord il faut que les travailleurs travaillent. Pour cela il faut du chômage : un chômage de masse permet de maintenir le rapport de force à l'avantage du patronat car les travailleurs sont mis en concurrence, la demande est supérieure à l'offre. Il faut donc réduire au minimum les aides sociales (chômage, allocations, retraites, bourses), juste de quoi maintenir la tête de la réserve de chômeurs hors de l'eau. La peur du chômage induit l'obligation de travail, le travail doit être le seul moyen de subsistance, la seule porte de sortie. Les services publics, seul patrimoine des pauvres, devront également être progressivement démantelés.

Pragmatisme politique

Ensuite, il faut privatiser. Privati-

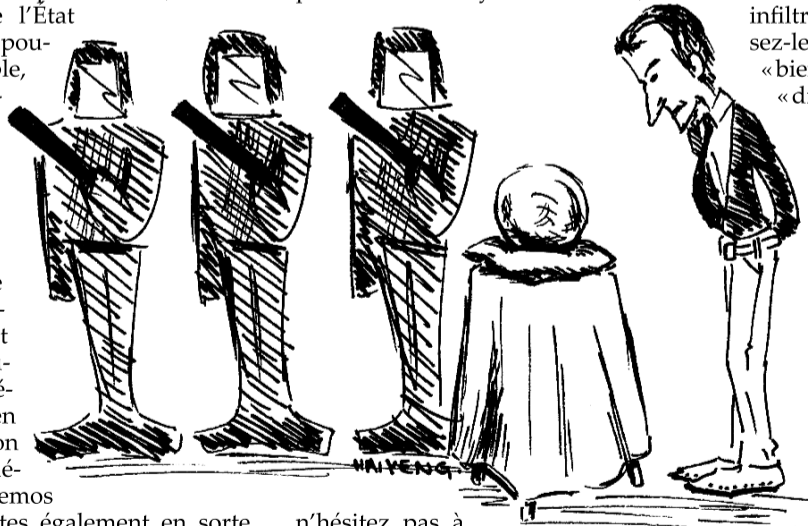
ser pour mieux régner. Les services publics ou entreprises privatisées correspondent à une perte de pouvoir pour l'État

Par exemple, avant, l'État pouvait avoir une politique publique des transports ; après, ce sont les entreprises qui possèdent ce pouvoir. Dans une démocratie représentative, limiter le pouvoir de l'État c'est limiter le pouvoir du peuple, c'est le transférer aux entreprises. Que signifie voter pour un gouvernement qui n'aura aucun pouvoir une fois élu ? Privatiser, c'est maintenir l'illusion de la démocratie tout en le vidant de son pouvoir, c'est déconnecter le demos du kratos. Faites également en sorte que les médias soient détenus par des entreprises afin de les rendre dépendants du pouvoir économique. Ainsi les médias seront mis au service des intérêts de ceux qui dirigent les entreprises. Les pouvoirs économiques, politiques et médiatiques seront de ce fait concentrés aux mains du patronat.

Restaurer la paix sociale

Mais l'illusion de démocratie ne peut tenir indéfiniment. Faire disparaître les voies d'expression démocratiques peut faire ressurgir l'expression politique dans la rue et mener à la révolte. Pour maintenir les opposants

politiques hors de l'espace public rien de mieux que la stratégie de la terreur. Donnez plus de pouvoir à la police, armez-la plus lourdement et organisez son impunité. Ne la rendez pas violente, laissez-la le devenir. La manifestation doit devenir une pratique dangereuse afin d'empêcher toute coagulation sociale. En une phrase : «Allez-y franchement,



n'hésitez pas à percuter. Ça fera réfléchir les suivants». Pour légitimer l'utilisation de la violence il faudra se protéger de toute médiatisation de celle-ci par les journalistes, les observateurs ou les manifestants. La police pourra intimider les observateurs, cibler les journalistes, confisquer leur matériel. La justice passera du répressif au préventif et pénalisera la diffusion d'images des forces de l'ordre.

Homogénéiser l'information

L'information est un enjeu crucial, c'est le terreau de l'esprit critique : ce qui permet l'émergence de mouvements contestataires. De nombreuses

organisations et associations vont s'opposer à vos intérêts que ce soit les associations écologistes et celles oeuvrant pour les droits de l'homme : Amnesty International, l'ONU, la Ligue des Droits de l'Homme, Extinction Rebellion, etc. Trois stratégies pour les contrer : délégitimer, affaiblir, judiciariser. Médiatiquement, insinuez que ces organisations sont infiltrées par l'extrême-gauche, accusez-les de «marxisme culturel», de «bien pensance», qualifiez-les de «droits-de-l'homnistes».

Économiquement, réduisez les subventions des organismes qui permettent d'étudier la société comme l'observatoire de la pauvreté, l'observatoire des prisons ou l'observatoire de la délinquance. Judiciairement, utilisez la peur du terrorisme pour faire passer des lois permettant la surveillance des individus, de l'espace public et des réseaux sociaux. Transformez les menaces pour la bourgeoisie en menaces pour la sécurité nationale, transformez les grèves en prises d'otages, transformez les blocages d'entrepôts en éco-terrorisme.

Se donner le temps

Le fascisme ne se déclare pas, il s'installe. Ses seuils caractéristiques doivent être franchis sans pouvoir être perçus. Les voyants l'annonçant doivent s'allumer discrètement, les uns après les autres. On ne doit pas pouvoir se dire «Le fascisme arrive, attention !» mais «Il est là, c'est trop tard».

BLAC

POTINS

CONCOURS DE NOUVELLES

C'est reparti, on attend impatiemment vos nouvelles à envoyer à alain.satiabile@gmail.com avant le 14 février !
La phrase à placer dans votre prose d'une page et demie, police Time 11 est cette année :

«Faut peut-être pas non plus divorcer dans ces cas là !»

Prix : publication dans le journal et bon d'achat en librairie !

Soyons réalistes

D'une enseignante aux 5BB sur les modalités d'évaluation de sa matière :

«Autant en 3A je veux bien tester vos compétences individuelles, autant là de toute façon c'est foutu...»

Pas de chance

«Qu'est ce qui est arrivé à ton pied ? – Il y avait un morceau de verre et il y avait ma chaussure. Ma chaussure était plus faible que le morceau de verre.»

Quand s'engager dans des manifs devient dangereux...

Ingénieur ouvert

«Ca va bien cinq minutes la diversité...»

Mais que se passe-t-il donc après alors ?

Ingénieur ingénieur

«Le fromage à raclette des fois ça a un goût de plastique... – C'est parce qu'il faut enlever l'emballage.»

Un grand merci pour ce conseil, mais sachant que les emballages ne se recyclent pas, n'est-il pas plus pertinent des les manger ?

Ingénieur alternatif

D'un prof de pharmaco à une étudiante :

«C'est vous qui avez pris la cafetière ? – Oui, pour faire du thé !»

L'Insatiable a besoin de vous !

Votre journal est avant tout une association. Et pour pouvoir continuer à publier nous avons besoin de financements.

• ABONNEZ-VOUS ! •

Vous recevrez pendant un an tous les numéros et hors séries directement chez vous.

• FAITES UN DON ! •

La rédaction vous couvrira de bisous.

• UTILISEZ LILO ! •

Il s'agit d'un moteur de recherche alternatif et écologique. De plus, chaque recherche nous rapporte de l'argent. Et pour vous c'est gratuit !

Pour tout ça, rendez-vous sur notre site : <http://insatiable.insa-lyon.fr>



Bon débarras !

Record battu ! Le composteur n'a jamais été autant utilisé : l'émergence d'une conscience environnementale collective. Composter devient une habitude... mais pas encore un droit !

En effet, les infrastructures de compostage manquent cruellement à Villeurbanne, si bien que la demande de compostage est plus importante que l'offre. Côté politique, le Grand Lyon finance de plus en plus de composteurs partagés, dans les écoles, au pied des immeubles et dans les quartiers et jardins urbains. Toutefois, il n'existe toujours pas de gestion collective des biodéchets (comme c'est le cas pour les recyclables par exemple) de la part de la métropole qui se repose encore sur des bénévoles.

Un privilège pour certains, une responsabilité pour tous

Les utilisateurs de composteurs partagés sont donc d'heureux élus, chanceux d'avoir trouvé leur place dans un univers de compostage à flux tendu. Cette chance s'accompagne aussi de plus d'implication, notamment une gestion plus poussée de leurs déchets à domicile. Mais bénéficier d'une filière de valorisation n'exempte pas de responsabilité vis-à-vis de ses déchets.

En amont de la chaîne, le meilleur déchet reste celui qu'on ne produit pas. Les fruits et légumes sont meilleurs consommés plutôt qu'à nourrir les vers de terre au fond du composteur ! Seules les épluchures nous intéressent.

En aval de la chaîne, une fois le seau à compost vidé, n'oublions pas que le déchet n'a pas disparu, mais est simplement géré par d'autres personnes (ou bactéries, dans le cas du

compostage). Savoir ce qu'on jette et où, c'est savoir quelle ressource on offre à qui. Un sachet plein d'épluchures posé devant le composteur n'est pas vraiment un cadeau pour les jardiniers. De même, si les lombrics seront ravis de recevoir du marc de café, ils apprécieraient-ils

Bon écoutez, moi j'ai déjà arrêté de brûler mes polys pour les recycler en fin d'année. Je peux pas faire plus et puis occupez-vous de vos oignons d'abord!

ront beaucoup moins les étiquettes en plastiques collées à la peau des kiwis.

Si on a tendance à occulter ces considérations sur le devenir de nos déchets, c'est avant tout par sémantique. Contrairement à l'objet « soupe » qui se définit par ce qui le compose ou à l'objet « lit » qui se définit par sa fonction, l'objet « déchet » se définit uniquement par notre rapport avec lui : c'est parce que je ne te veux plus que tu deviens déchet. Ainsi, par essence, le déchet est ce dont on se débarrasse.

Et si, tous ensemble, on envisageait les déchets d'aujourd'hui comme les ressources de demain ?

La Convention de l'Imaginaire

C'est l'histoire de la vie d'une étudiante INSA, son cycle éternel, qu'une malédiction infinie... rend presque irréaliste.

Bref, c'est l'histoire de sa rencontre avec la Convention de l'Imaginaire.

Enchantée de vous rencontrer ! Je m'appelle Anna et comme tout le monde, j'ai des organes vitaux. Un cœur, un foie, un estomac et même deux reins en parfait état de marche. Mais contrairement à la majorité des gens, mes organes se parlent entre eux.

Je vous vois venir, vous allez me répondre « Oui enfin tu as des nerfs quoi ! Merci Captain Obvious, tu n'es pas exceptionnelle ! », et si vous êtes en biosciences je ne donne pas cher de ma peau.

Mais quand je dis que mes organes se parlent entre eux, je signifie par là qu'ils sont plus « expressifs » que la moyenne. Oh la plupart du temps ils se tiennent à carreau, mais il suffit d'une émotion un peu trop forte pour que j'entende intérieurement un concert de commentaires dans chaque recoin de mon corps. Laissez-moi vous raconter.

Une matinée comme les autres ?

Il était une fois moi-même, qui avait décidé de passer un peu de bon temps après les partiels. C'était très exactement le samedi 8 février 2020. Je m'étais levée assez tard, et n'ayant pas l'intention de me rouler dans ma couette toute la journée, je suis sortie faire un tour. J'avais aperçu des affiches pour « la Convention de l'Imaginaire de l'INSA » qui se dérou-

lait au Thélème, non loin de chez moi. C'est ainsi que je dirigeais mes pas à travers le campus pour tenter de trouver un peu d'amusement en cette morne matinée.

J'approchais de la Rotonde quand j'entendis un léger brouhaha, et j'aperçus un attroupement à l'entrée du bâtiment. Bien vite j'en compris l'origine : deux cosplayers en costume de Jedi mimaient un combat de sabre laser dans la cour. Le spectacle était amusant, et je voulus m'en approcher. Cependant mes pieds n'étaient pas de cet avis. Quand je vous disais que mes organes communiquent vraiment, sachez qu'ils ont aussi chacun leur petit caractère !

Discussions des parties prenantes

Mes pieds pensent que leur rôle est de fuir au moindre danger, réel ou imaginaire ! Je n'ai jamais vu d'organes aussi froussards (en même temps je n'ai pas vu beaucoup de pieds parler à leur propriétaire). Il me fallut donc toute ma volonté pour les forcer à rester en place.

Je me suis tirée de ce mauvais pas (sans jeu de mot douteux) grâce à l'intervention de mon estomac, de loin mon organe le plus autoritaire. En effet, il avait aperçu au travers des vitres une buvette qui vendait des crêpes. Quelle chance pour moi ! L'appel des crêpes est toujours le plus fort. Je finis donc par rentrer dans le bâtiment.

Mais à peine la voix de ce dernier organe calmée, j'eus droit à un concert du tonnerre. J'avais pénétré dans le hall du Thélème. À ma droite, dans le Grillon, s'étendait un espace dédié aux échecs, coqueluche de mon cerveau ! À côté se situaient de larges tables chargées de décors et de figurines peintes. Les couleurs attirèrent immédiatement mes yeux, et mes mains n'avaient qu'une envie : celle de jouer. Enfin, au fond de la salle, j'aperçus des joueurs de Magic, le célèbre jeu de carte qui parlait à mon petit cœur nostalgique.

Ce n'était pas tout ! Si seulement 4 de mes organes avaient pu argumenter sur la direction à adopter, j'aurais été tranquille ! Mais la salle de gauche regorgeait aussi de surprises ! Je voyais désormais des tables crouler sous les jeux. Un espace était aménagé pour jouer librement, mais comment choisir avec tout ce beau monde qui se disputait ? Certains préféraient le steampunk, d'autres les jeux de gestion, d'autres encore ceux de collaboration... et la diversité présentée en face de moi n'arrangeait pas mon cas. L'apothéose de cette dispute fut quand j'aperçus le planning des tables de jeu de rôle affiché au mur.

Je n'ai eu d'autres choix que de passer ma journée à contenter tout ce beau monde. Mais je dois avouer que j'y pris un certain plaisir. Conclusion : si vous avez des organes qui parlent, n'allez pas à la Convention de l'Imaginaire de l'INSA. Pour les autres, pas d'excuse !

MdE pour Maison des Étudiants

La Maison des Étudiants, c'est un local associatif mais avant tout un lieu de vie avec du potentiel. Saviez-vous que sa construction avait été financée par les étudiants et les étudiantes de l'INSA ? On vous invite à poser un nouveau regard sur ce lieu hors du commun où vous passez tous les jours.

Lorsque l'on arrive à l'INSA en première année, on est loin de s'imaginer que la Maison des Étudiants soit autre chose qu'un local vétuste abritant quelques pizzas, des grillades, des jetons de lessive et de temps en temps des copies doubles pour notre examen de l'après-midi.

On ne s'imaginer pas qu'il s'agit d'un lieu de vie réfléchi depuis des années autour de l'étudiant et de l'étudiante de l'INSA. Ce sont les élèves eux-mêmes qui ont financé le projet. Dix générations d'insaliens ont contribué à 3 millions de francs, soit le tiers de l'investissement total, même si peu de personnes utilisent le vrai nom de MdE et se penchent encore moins sur les mots derrière cet acronyme. Ils décident de le remplacer succinctement par « Grillon », « Olivier » ou pire encore « le bâtiment en face de la Rotonde ». Mais si vous y pensez un peu plus longtemps, cette maison devrait être accessible à tous. Alors pourquoi les nouveaux arrivants sont-ils si réticents à y passer du temps ? Peut-être que l'insalien est trop occupé par ses cours ? Ou encore parce qu'il veut garder sa place dans la file des restaurants qui est bien souvent interminable ?

Un toit qui héberge cinq associations

La MdE, c'est aussi le local associatif du Ciné-club et de BEST, du club BD Manga et de son salon de lecture et même de la K-Fêt, le bar ouvert midis et soirs, bien connu des étudiants. Les missions respectives de ces associations divergent en tout point, si ce n'est

core l'équipe animation pour l'Open MdE de mai 2019.

735 m² pour de grands projets

Le local du BdE est donc bien plus vaste que l'on aurait pu le penser. Il s'agit le lieu de passage de plus de 300 étudiants par jour. Et bien souvent cela reste un simple lieu de passage et non comme il se doit de l'être, une maison des étudiants.

Le salon, au fond à droite de l'étage, est un lieu ouvert à tous et accessible en permanence. Il pourrait certainement être un lieu de rendez-vous des étudiants pour discuter, attendre la fin de la queue pour quelques pizzas ou faire une pause entre deux cours. Mais comme vous pouvez l'imaginer, c'est rarement le cas. Si ce n'est pas l'envie urgente de faire une pause qui vous emmène jusqu'à ce coin de la MdE, peut-être qu'un court passage au salon de lecture du club BD manga vous donnera plus envie, ou encore un bol de papillotes à disposition des étudiants en cette période de Noël ?

On vous attend donc pour partager vos idées d'aménagement ou, pour commencer, simplement faire un tour dire bonjour à Martine à l'accueil avec un grand sourire, le temps que la queue du Grillon se dissipe.

Le CUID à Galway

Le CUID ? Les plus informés diront « c'est l'asso EURINSA », ou encore « ils organisent des conférences qui comptent comme obligatoires ». Alors, qu'est-ce donc que le CUID ?

Le CUID, une asso étudiante mais plus encore... Oui, le CUID est une association qui tente de trouver sa place parmi tant d'autres sur le campus de la Doua. Mais il s'agit également et surtout d'une source d'information très précieuse sur l'Europe, ce vaste continent qui nous entoure, dont nous faisons partie sans vraiment le connaître.

Chaque semaine, nos 15 membres issus de 9 pays différents débattent, rencontrent des intervenants, organisent des événements... Notre but est de comprendre l'Europe, mais aussi d'en extraire les points forts et de comprendre dans quelle mesure on peut être fier-ère d'affirmer « je suis européen-ne ».

C'est bien beau tout ça, mais comment le CUID peut profiter aux autres étudiants ?

C'est là qu'interviennent les conférences évoquées précédemment. Elles sont là pour informer, donner quelques pièces en plus pour que vous puissiez construire par vous-même le puzzle complexe que représente l'Europe.

De plus, ces conférences peuvent être très variées et prendre une forme originale, telle que la visite du CERN à Genève, la diffusion de films ou de documentaires, des tables rondes avec des invités particuliers... Bref, de quoi régaler et satisfaire tout le monde !

Et votre projet, c'est quoi ?

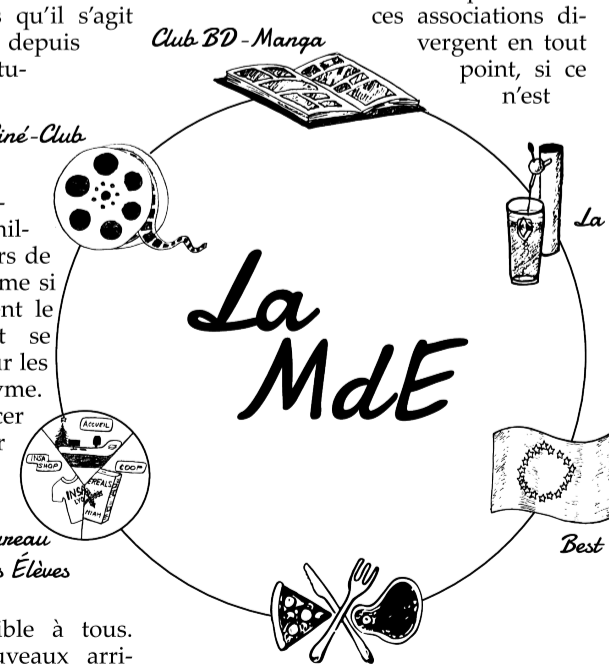
Le CUID est donc avant tout un projet sur une année qui a pour but de mieux cerner l'Europe et ses problématiques. Cependant, l'Europe est vaste et très diversifiée, c'est pourquoi nous nous concentrons chaque année sur un pays différent, et plus particulièrement sur une ville de ce pays, que nous étudions plus en détail.

Afin de concrétiser tout ce travail et cette réflexion, nous organisons un voyage en Avril dans le pays étudié dans l'optique de tourner un documentaire. Cette année, c'est l'Irlande qui est mise à l'honneur avec la ville de Galway, capitale européenne de la culture 2020.

Le pays irlandais connaît aujourd'hui de grosses dérives et fait face à de nombreux problèmes, en grande partie à cause du Brexit qui risque de raviver de violents conflits antérieurs. Notre but est de nous rendre là-bas, en tant qu'apprentis reporters, afin d'essayer de démêler le vrai du faux et d'analyser ce qu'il s'y passe, combinant plusieurs thématiques qui nous intéressent et nous interrogent.

Encore une fois, ce projet vous concerne également ! Nous diffusons notre reportage courant juin 2020 afin de partager avec vous nos expériences et nos rencontres.

On vous y attend nombreux !





Troupe Théâtrale de l'INSA

L'Insalien, Ingenus insaus, est une créature fascinante ne demandant qu'à être fascinée. Comment répondre à cette demande ? Du théâtre, du théâtre et encore du théâtre... La TTI propose un large éventail de spectacles pour tous les goûts !

L'hiver gronde, et en rentrant chez toi dans une marche rythmée par tes claquements de dents, tu es pris d'une idée fulgurante : si mon corps a froid, que mon cœur me réchauffe !

Comme quand ta maman et ton papa te racontaient des histoires, quand tu étais petit. Là, il était bien chaud ton petit cœur. Tu as toujours aimé ça les histoires, mais bon... Quand on devient grand, on nous en raconte de moins en moins, et on finit par oublier de voyager dans les songes des autres, parcourir avec eux leurs déboires. En rire souvent. En pleurer parfois.

Et c'est là que nous intervenons ! La Troupe Théâtrale de l'INSA aka TTI, vient kidnapper ta monotonie et t'emmener au pays des merveilles... Ou au moins, avec Pagnol, au pays des sardines.

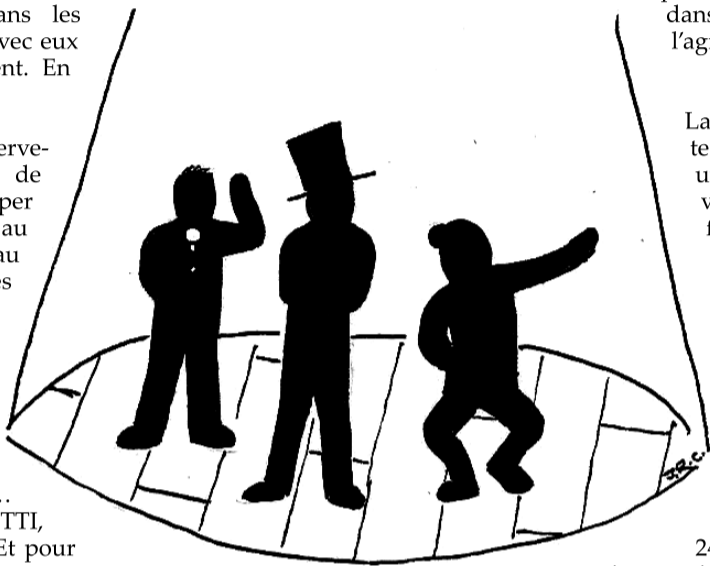
De belles histoires...

Seulement voilà : tes parents te racontaient de si belles histoires que tu en es devenu un tantinet exigeant... Eh bien ne t'en fais pas, à la TTI, on en a pour tous les goûts ! Et pour preuve, je m'en vais te présenter, mon ami, les pièces que nous jouerons cette année !

Soir, fatigue, métro. La journée a été longue, la nuit trop courte. Tu te dis que tous ces gens que tu croises ne se parleront jamais, et que c'est bien dommage, alors tu fantasmes une conversation entre la vieille dame que tu as en face de toi et l'hurluberlu coloré à ta gauche... Et tu souris. Alors imagine : 10 types atypiques qui se rencontrent dans le dernier tram avant la fin du monde, ça doit être quelque chose ! C'est le postulat de la

pièce *Voyage en Enfer* qui, entre drôle et touchante, vous fera voir d'un autre œil les relations humaines.

Tu sens l'iode de la mer ? Tu entends le chant des cigales et des accents ? Plus de doutes, te voici à Marseille, dans les années 30. Plus précisément, dans le bar de la Marine, théâtre de la passion de Marius,



tirailé entre ses deux amours, Fanny et la mer. Touchant et bien écrit, le *Marius* de Pagnol est un classique de la littérature française, qui aborde une flotte de thèmes éternellement actuels.

À la fin de la pièce, le rideau tombe, tout le monde le sait. Mais pourquoi tombe-t-il ? C'est la question que se posent les acteurs pendant toute la pièce *Rideau(x)*. Écrite par Jean Carnesecchi, étudiant INSA, cette pièce n'a pas fini de vous triturer les méninges.

... Entre autres choses

Alors, les pièces t'ont mis l'eau à la bouche ? Attends, ce n'est pas fini ! La TTI a encore d'autres choses à te proposer ! Plutôt fan de formes courtes, et de créations originales ? L'atelier de Techniques Théâtrales te propose un spectacle en fin d'année appelé *Théatropolis* qui met en scène des sketches et créations d'étudiants passionnés ! Ils font aussi des apparitions dans le spectacle de danse RAGDA, de quoi mêler l'agréable à l'agréable.

Plutôt fan d'imprévu ? La troupe d'improvisation te proposera des spectacles uniques où ils devront inventer des histoires sur le fil, parfois avec des contraintes imposées qui peuvent s'avérer très difficiles... Des très punchy catches aux oniriques concepts en passant par les matches, il y en a pour tous les goûts, alors viens nous voir ! On organise même un festival de 14h d'impro pendant le week-end des 24. Avec 6 équipes françaises, suisses ou belges invitées, c'est un joyeux bazar !

Pièces

Rideau(x) : du 17 au 20 mars à l'Atelier Théâtre ; *Voyage en Enfer* : du 7 au 9 avril à La Rotonde ; *Marius* : du 25 au 28 mai à l'Atelier Théâtre

Impros

Improcatchlon : du 7 au 9 janvier ; *Matches* : 19 décembre et 13 février ; *Catches* : 4 juin

L'Art-Scène

L'art vivant sur le campus est très riche : entre le monde associatif et les sections artistiques, certaines associations comme l'Art-Scène essayent de faire le lien entre les deux.

Sur le campus, l'art a une place particulière. C'est pour cette raison que les sections Art-Études existent. Ces sections sont nées du désir des étudiants d'avoir une vraie formation au niveau artistique. Il y a aujourd'hui cinq sections : Musique-Études (avec les Zikets), Théâtre-Étude (avec les Treutoux et les Tecks), Danse-Études (avec les Danset), Art-Plastique-Études (avec les Arpets) et les derniers nés, Cinéma-Études (avec les Cinets). C'est dans ce contexte de différentes sections artistiques que l'Art-Scène est née. Elle était d'abord conçue comme un soutien aux sections Théâtre et Danse-Études. En plus de soutenir les sections, l'Art-Scène s'est mis à soutenir des projets étudiants qui désiraient une façon de pratiquer l'art vivant qui se trouve être différent de ce qui peut se faire en section. Pour permettre à toujours plus d'étudiants de mettre sur scène leurs projets, l'Art-Scène organise chaque année à la Rotonde la Semaine des Arts qui regroupe des spectacles de formats courts et de l'improvisation. Les étudiants viennent de tous horizons. C'est l'occasion de montrer la transversalité entre les arts. Cette année, la Semaine des Arts aura lieu du 3 au 6 février.

Accompagner la création artistique et sa diffusion, ici et ailleurs

La mission de l'Art-Scène est aussi de développer la création artistique et la diffusion du spectacle sur le campus et en dehors. Pour cela l'Art-Scène aide plusieurs spectacles comme *Le Vent Se Lève* qui apporte l'art de rue, une forme d'art peu pratiquée sur le campus. En plus d'aider des projets 100 % Insaliens, l'Art-Scène soutient des projets inter-établissements comme *Bare*. Ce soutien se matérialise par une aide pour trou-

ver des lieux de répétitions sur le campus mais également une transmission des informations sur le campus de l'INSA.

Pour développer l'art vivant, l'Art-Scène essaye également de prendre part de manière active à des projets extérieurs au monde étudiant, dans le but de faire connaître l'INSA et sa particularité pour une école d'ingénieurs d'avoir un cursus artistique aussi poussé. Dans ce cadre, l'Art-Scène intervient au lycée Robert Doisneau de Vaulx-en-Velin auprès de l'option théâtre du lycée.

Beaucoup de projets et un avenir plein de spectacles

Pour résumer, l'Art-Scène c'est du soutien aux sections Théâtre-Études (gestion des costumes, des bénévoles sur l'organisation des spectacles, achat de certains costumes et accessoires, organisation d'un pot) et Danse-Études (bénévoles sur les spectacles et financement de certains événements). Cependant aujourd'hui l'Art-Scène ne s'arrête pas là : c'est aussi une aide pour tous les porteurs de projets de spectacle vivant sur le campus. Cette année, l'Art-Scène soutient 6 projets en plus de la Semaine des Arts et des spectacles des sections. Dans ces projets, nous avons la chance d'avoir une pièce intégralement écrite par un élève. Cette pièce, *Une journée en automne* se joue à l'atelier théâtre à la rentrée des vacances de Noël. On a aussi l'adaptation d'un roman, *Le rapport de Brodeck* du 30 mars au 2 avril. Avec toute cette activité de création, l'Art-Scène se doit de s'ouvrir à tous les étudiants - y compris ceux extérieurs aux sections - pour accompagner cette création et pouvoir lui trouver une place au milieu de l'activité culturelle bouillonnante de l'INSA.

Le breakdance aux Jeux Olympiques de 2024

Une nouvelle qui constitue une grande avancée pour le break et la danse en général. À Ragda, on a voulu savoir comment elle a été appréhendée dans le milieu. Pour cela, on est allé interroger deux de nos talentueux B-boys d'Insanity crew pour savoir ce qu'ils en pensent.

Le 27 mars dernier, le Comité International Olympique annonçait l'arrivée du breakdance aux JO 2024 de Paris. C'est la première discipline de danse à y figurer, alors Ragda ne pouvait pas passer à côté de cette nouvelle. Les pays hôtes peuvent désormais suggérer des sports au programme des jeux et Tony Estanguet, canoëiste français médaillé et président des JO d'été de 2024, en a profité pour proposer le breaking. Son but pour cette édition de Paris est de sortir du cadre traditionnel des jeux. Pour cela, il souhaite inclure un public plus jeune et faire intervenir l'art et la culture dans la compétition sportive. Le break répond donc bien à son attente de par son histoire.

L'Histoire du break.

Il s'agit d'une danse qui nous vient de la rue, dans le quartier de Bronx à New York, dans les années 1970. S'appuyant sur le mouvement pour extérioriser un état d'esprit initialement sujet à l'oppression sociale, le break est l'un des 4 piliers de la culture Hip Hop. Le break est une danse caractérisée par différentes techniques : des pas de préparation (des pas debout pour ressentir la musique et créer son espace de danse), des passpass (des jeux de jambes aux sols), des freezes (des poses et des

jeux d'équilibre pour taper la musique), des phases (des mouvements circulaires) et parfois même des figures acrobatiques. C'est une discipline populaire en France, puisqu'elle compte le million de pratiquants et il y a plus de 500 événements organisés autour de cette danse chaque année. La sélection se ferait par candidature vidéo et en France, nous pourrions compter sur des sportifs comme Mounir. Ce B-boy détient aujourd'hui neuf titres de champion du monde.

Pourquoi cela a-t-il donc fait polémique ?

Parce que la danse est un sport qui fait intervenir l'art ou un art qui fait intervenir le sport. La frontière entre les deux est floue. Le breakdance de compétition ou de création artistique, fait appel au spectacle. Les jeux olympiques sont convoités par de nombreux sports, comme le squash qui n'y est pas représenté. Et cette confusion autour du breakdance a tendance à faire douter de sa place aux JO. D'autant plus que le breakdance est la seule discipline à ne pas avoir demandé d'y être. Néanmoins, parmi la communauté, un certain engouement s'est créé autour de cette nouvelle.

Gaëtan, étudiant du département GE, 20 ans, professeur de Breakdance de Ragda, le pratiquant depuis l'âge de 7 ans.

Pour toi, le breakdance est-il plus un art ou un sport ?

Le breakdance est selon moi un art sportif. Je m'explique : il n'y a pas de break universel, chaque personne a son propre break, c'est donc à chaque danseur de jauger le côté artistique et le côté sportif/physique dans la manière dont il va se mouvoir.

Personnellement, lorsque je danse, il y a deux étapes : la première est de chercher à trouver des nouveaux mouvements et à réfléchir à la manière dont je vais les enchaîner. C'est ce qu'on pourrait appeler le côté artistique du breakdance ; la seconde est de les travailler, car il est évident que j'ai besoin de les répéter et de m'entraîner pour les exécuter correctement. C'est ce qu'on pourrait appeler le côté sportif du breakdance.

Quel est ton ressenti concernant l'arrivée du breakdance aux JO ?

Je trouve que mettre le breakdance aux Jeux Olympiques est une bonne initiative afin de faire découvrir le breakdance et la culture aux

personnes qui ne connaissaient pas ou qui avaient une mauvaise image de cette pratique. Cependant, ma crainte est que les JO codifient le breakdance et imposent leurs propres règles, au risque d'éloigner le breakdance de l'art et de le caractériser uniquement par son côté athlétique. Il est évident que passer d'une danse de rue à une discipline olympique aura un impact, mais il est assez difficile de le prédire. Quoiqu'il arrive, je continuerai à danser !

Laurent aka Mowgli, Ingénieur, danseur chorégraphe multistyle - leader du collectif Insanity Dance Crew.

Pour toi le breakdance est-il plus un art ou un sport ?

Le Break est d'abord une culture avec ses valeurs puis un art avec ses interprétations mais n'est en aucun cas un sport. Il y a une dimension physique mais tout le reste différencie danse et sport que ce soit en terme social ou philosophique.

Quel est ton ressenti concernant l'arrivée du breakdance aux JO ?

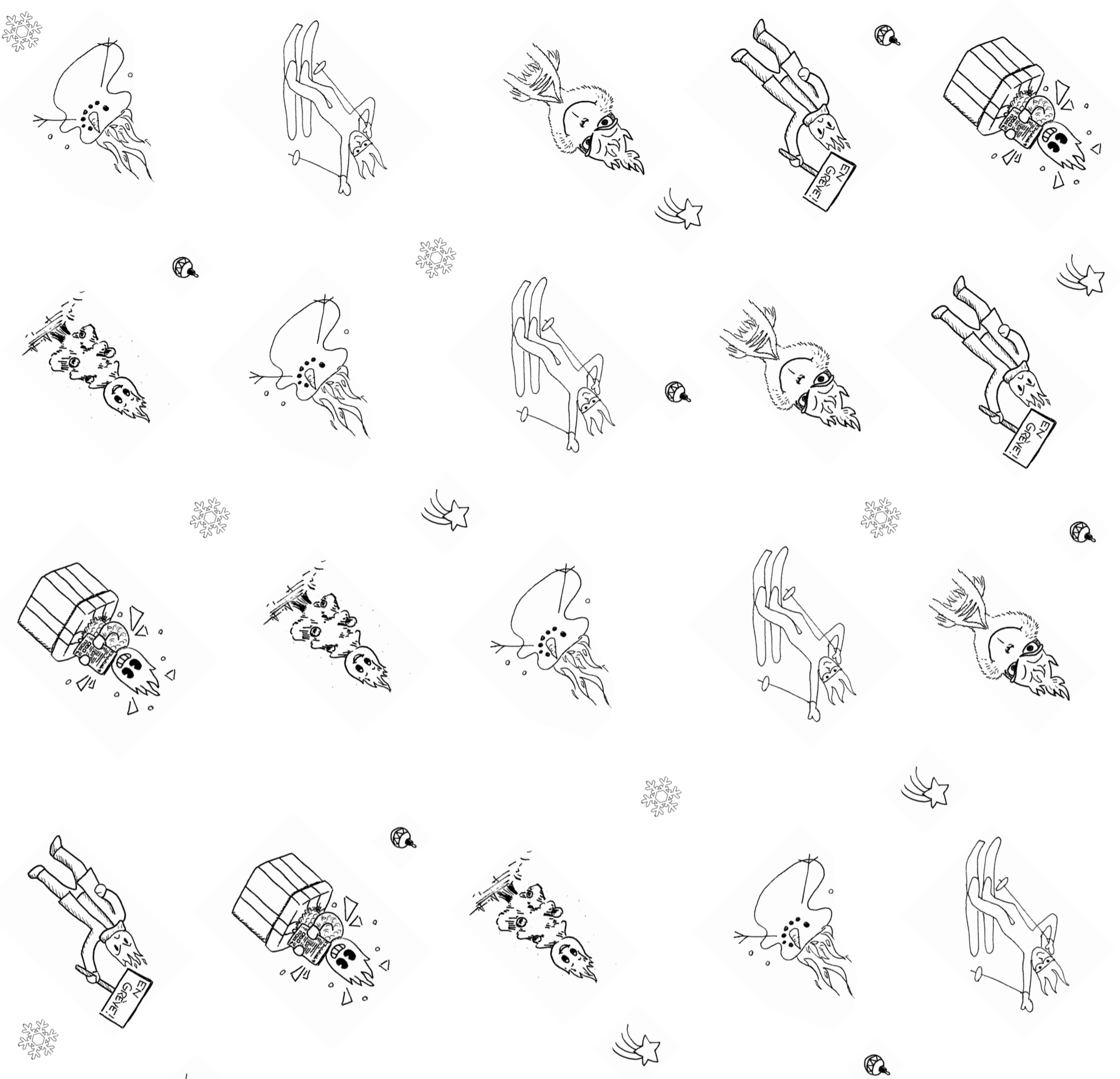
C'est d'abord un gain pour toutes les danses car une 1ère percée dans un événement « universel ». Plus particulièrement, pour la communauté

du Breakdance, c'est l'ouverture de nombreuses portes et opportunités. Il s'agit d'une reconnaissance sociale qui pourrait mettre fin à la considération marginale de cette pratique. Mais cette nouveauté apporte des risques. Je crains une perte de la dimension culturelle du breakdance lors de la démocratisation sociale. Il pourrait y avoir une prise de dessus par le superficiel à cause de la tendance commerciale des JOs. L'institution et la normalisation qu'ils apporteraient irait à l'encontre de la philosophie du breakdance. Puis cela amplifierait l'amalgame danse/sport dont je parlais précédemment.

Et vous, voulez vous en savoir plus sur la danse ? Ragda est l'une des associations de danse de l'INSA, avec plus de 120 danseurs par an, 10 cours de danse différents proposés chaque semaine, et un bureau avec plus de 20 bénévoles ! Retrouvez notre spectacle de danse du 26 au 28 février à la Rotonde.

Pour en savoir plus

Instagram : @ragdainsa ; Facebook : Ragda - Rythmes Aéro Gym & Danse Association ; notre site : ragdainsa.wixsite.com



Je vous remercie :

Nom : _____

De la part de : _____

